1

L'intégration de l'hémisphère oriental du monde, 500-1500 apr. J.-C.*

Jerry H. Bentley

En 1963, Marshall Hodgson publiait un article sur « Les interrelations ... sociétés dans l'histoire[1] ». Il y attaquait avec vigueur une vision euro-...trique du passé qui fixait un axe historique de développement allant de ...Mésopotamie et de l'Égypte à la Grèce, à Rome et à l'Europe occiden-..., celle-ci étendant ensuite son pouvoir, son influence et ses valeurs au ...nde entier. Explorant une autre voie, il exhortait les chercheurs à saisir ...passé dans le contexte d'une vaste zone afro-eurasienne d'agriculture, ...vie urbaine et d'interaction. Les connexions qui pendant près de trois ...lénaires – de 1000 av. J.-C. à 1800 apr. J.-C. – relièrent les sociétés ...urope, d'Asie du Sud-Ouest, de l'Inde et de la Chine, avançait Hodgson, ...traînèrent des phénomènes de diffusion technologique et culturelle qui ...fluencèrent profondément le développement historique de l'hémisphère ...ental. En concentrant l'analyse sur ces interactions, les historiens pour-...ent replacer le développement des différentes sociétés – y compris la ...iété européenne – dans un cadre pertinent.

Dans cet article, Hodgson présentait seulement un bref aperçu d'une ...toire afro-eurasienne – il esquissait en une huitaine de pages les grandes ...nes d'une histoire de l'hémisphère oriental depuis l'âge des sociétés ...iennes développées le long des grands fleuves jusqu'à l'ère des empires ...la poudre – mais il n'hésitait pas à définir cette esquisse comme « plus ...che d'une véritable histoire mondiale que la perspective historique ...aditionnellement présentée par l'Occident ». Le texte de Hodgson mettait

---

* Cet article a été publié en anglais dans le *Journal of World History*, 9 (2), 1998, p. 237-254.

... Comme « Hémisphère oriental » se rapporte à l'Ancien Monde, par opposition à l'hémisphère ...dental des Amériques. Traduction française de Philippe Beaujard.

[1] Cet article développe des idées déjà explorées par Hodgson dans un travail plus ancien [1954].

... Hodgson comme historien d'une histoire mondiale, *cf.* Edmund Burke III [1995].

l'accent sur la construction des empires, l'expansion de traditions religieuses et philosophiques et la diffusion de technologies. Ce résumé d'une histoire de l'hémisphère oriental citait parmi les bâtisseurs d'empires les noms d'Alexandre le Grand et de Gengis Khan : il mentionnait aussi des technologies comme le char, la charrue à versoir, le papier, la boussole, l'imprimerie et la poudre à canon. Près de la moitié du texte de Hodgson était consacrée à des traditions culturelles de la « période axiale »[2] et à l'expansion de religions universelles.

On pourrait reprocher à Hodgson une appréhension peu nuancée d'échanges religieux et culturels qu'il présentait comme une expansion relativement aisée de religions universelles sophistiquées dans des populations aux croyances relativement simples. On pourrait encore pointer du doigt une idée excessivement mécaniste de la diffusion technologique. Il est possible également de considérer qu'en cherchant une alternative à une vision eurocentrique du passé, Hodgson ait construit une histoire mondiale islamocentrée qui a le défaut de masquer le rôle des autres sociétés, en particulier indiennes et chinoises, même si elle représentait un réel progrès sur une analyse eurocentrique de l'histoire.

En dépit de ces réserves, cependant, l'article de Hodgson posait un défi dont la recherche historique avait un besoin crucial, mais auquel elle n'a pas encore totalement répondu. Autant que je puisse en juger, la seule recherche sur une histoire mondiale analytique et globale qui se développe selon des lignes similaires à celles tracées par Hodgson est celle de l'ouvrage *Rise of the West : A History of the Human Community* de William McNeill, qui parut la même année que l'article de Hodgson sur les interrelations des sociétés afro-eurasiennes[3]. Et l'idée que les différentes populations du monde n'ont commencé à entrer en relations de manière intensive qu'à partir de 1492 demeure populaire aujourd'hui encore. Dans son récent ouvrage *The Clash of Civilizations*, par exemple, Huntington affirme ceci de manière très claire : « Durant la plus grande partie de l'histoire de l'humanité, les contacts entre civilisations ont été intermittents ou non existants[4]. »

---

2. L'expression « période axiale » (*axial age*) se réfère à la période allant de 800 à 200 av. J.-C., qui connut une floraison remarquable de la pensée morale, éthique et scientifique dans une bonne partie de l'hémisphère oriental. Alfred Weber fut le premier à utiliser cette expression au début du XXe siècle. Karl Jaspers l'a ensuite adoptée dans son livre *The Origins and Goal of History*.

3. McNeill [1963] a développé sa vision d'une histoire mondiale indépendamment de Hodgson : dans la préface à *The Rise of the West* (p. VII-VIII), il précise avoir conçu le livre en 1936. Il commença le travail d'écriture en 1954 avec l'aide d'une bourse de recherche. *Cf.* aussi les réflexions de McNeill dans son article de 1990.

4. Un peu plus loin dans son livre, Huntington nuance son point de vue : « Pendant les 3000 ans qui suivirent l'émergence des civilisations, les contacts entre ces dernières furent, à quelques exceptions près, ou non existants ou limités ou intermittents et intenses » [Huntington, 1996, p. 21, 48].

Deux caractéristiques de la recherche historique jouent un rôle important dans la persistance de cette notion. La première est une sorte de tendance modernisante que j'appellerai « modernocentrisme » – une fascination pour le monde moderne et les processus de l'histoire moderne qui a empêché beaucoup d'historiens de reconnaître la portée des interactions transculturelles dans les temps anciens. La seconde est l'influence déterminante des États-nations et de sociétés spécifiques que des historiens professionnels ont pris pour objet quasi exclusif de leur recherche. En conséquence, les historiens ont accordé une attention insuffisante aux processus qui ont exercé leur influence au-delà des frontières des États-nations et des diverses sociétés et joué un rôle intégrateur entre ces sociétés. Cet article veut attirer l'attention sur plusieurs instances spécifiques du modernocentrisme et sur les distorsions qu'il a provoquées pour l'analyse de la période comprise entre 500 et 1500 apr. J.-C. Il n'hésitera pas à dépasser les frontières sociétales pour souligner les effets et la portée de processus historiques de grande échelle.

Un ensemble de recherches en nombre toujours plus grand explore les interactions transculturelles et les processus qui transcendent les États, les sociétés et les aires culturelles. Cette littérature confirme la conviction de Hodgson et de McNeill qu'une perspective hémisphérique approfondit et enrichit la compréhension du passé avant l'époque moderne. En particulier, elle met en lumière les structures sociales et politiques qui ont servi de fondations aux interactions transculturelles, et elle éclaire des processus tels que le commerce à longue distance, les diffusions biologiques et les échanges culturels, qui ont profondément influencé la vie des personnes et le développement de leurs sociétés dans l'hémisphère oriental durant le millénaire compris entre 500 et 1500 – une période qui va de l'effondrement des sociétés classiques, telles que les empires han et romain, et l'établissement d'une économie globale véritable au début de l'époque moderne. Considérée dans son ensemble, cette littérature suggère que les interactions transculturelles ont initié un degré d'intégration impressionnant dans l'hémisphère oriental bien avant l'époque moderne.

Du point de vue des structures sous-jacentes aux interactions transculturelles, la période 500-1500 peut être divisée en deux parties à peu près égales[5]. Pendant la première partie du millénaire, des bases à la fois politiques et économiques facilitèrent les interactions transculturelles. Ces bases politiques étaient représentées par des sociétés de grande taille, souvent organisées par des États impériaux centralisés, en particulier l'empire tang en Chine et l'empire abbasside en Asie du Sud-Ouest, et dans une moindre mesure l'empire byzantin dans le bassin méditerranéen

---

une périodisation historique d'un point de vue global, *cf.* Bentley [1996].

oriental voire même l'empire carolingien en Europe de l'Ouest. Les bases économiques étaient constituées par les réseaux commerciaux terrestres reliant l'Est de l'Asie et la région Méditerranée orientale par les routes de la soie et les réseaux émergents du commerce maritime de l'océan Indien. Les États impériaux promurent commerce et communication par des routes terrestres, de la même manière que les empires han, kushan, séleucide, parthe et romain à une époque plus ancienne, mais ils assurèrent un plus grand degré d'interaction transculturelle que leurs prédécesseurs de la période classique. À l'exception de l'empire carolingien, tous les États impériaux régnaient sur des sociétés beaucoup plus productives que leurs prédécesseurs. De plus, les techniques de transport abaissèrent les coûts du commerce à longue distance : le chameau remplaça de plus en plus le cheval comme principale bête de somme, accroissant l'efficacité du transport par voie de terre, tandis que dans l'océan Indien l'établissement de routes commerciales et le développement de réseaux d'échange maritimes ouvraient des voies nouvelles et meilleur marché aux voyages et au négoce[6].

Le cadre ici esquissé s'applique au mieux à l'Eurasie tempérée et tropicale qui va de l'Est de l'Asie à la région méditerranéenne orientale : sa pertinence est plus limitée pour des régions extérieures, incluant le Japon, l'Asie du Sud-Est insulaire, l'Europe occidentale et l'Afrique subsaharienne. Ces régions participaient à l'économie hémisphérique la plus extensive, mais parfois de manière indirecte et jamais avec la même intensité que les sociétés embrassées par les grands États impériaux. Des relations maritimes amenèrent le Japon et les îles de l'Asie du Sud-Est sous l'influence de la Chine : vers la fin du IVe siècle apr. J.-C. déjà, la demande chinoise entraîna le développement d'un marché florissant pour les épices fines des Moluques (girofle, macis et noix de muscade), et au VIIe siècle le Japon s'engagea dans un commerce régulier avec la Chine et la Corée. L'Europe occidentale et l'Afrique subsaharienne participaient plus indirectement à l'économie hémisphérique la plus extensive, l'Europe par des intermédiaires frisons et scandinaves, et l'Afrique de l'Ouest par la voie des caravanes chamelières trans-sahariennes.

De grands États impériaux continuèrent à favoriser des interactions transculturelles dans le demi-millénaire allant de 1000 à 1500 apr. J.-C., mais les États en question étaient des empires nomades transrégionaux plutôt que des structures politiques émanant de sociétés agricoles sédentaires. Du Xe au XVIe siècles, les nomades Saljuqs, Khitans, Jurchens, Tanguts, Mongols, Timurides, Ottomans, Moghols, Safavides, et d'autres encore,

6. Sur le transport chamelier, *cf.* Bulliet [1975] et McNeill [1987]. Sur les réseaux commerciaux de l'océan Indien, *cf.* Chaudhuri [1985].

s'engagèrent tour à tour dans la construction d'empires qui contribuèrent à modeler les trajectoires de l'Eurasie de la mer de Chine au fleuve Danube. Ces empires bâtis par les nomades étaient porteurs d'un héritage mixte par rapport au commerce à longue distance. Ils provoquèrent trouble et destruction dans les sociétés agricoles sédentaires, notamment en Chine et en Asie du Sud-Ouest, qui perdirent une bonne part de leur capacité productive. En même temps, beaucoup de ces nomades bâtisseurs d'empires tenaient en haute estime le commerce et la diplomatie, et leurs États offrirent une protection particulière aux marchands et autres voyageurs. En définitive, le volume du commerce par voie terrestre à travers l'Eurasie augmenta probablement durant cette période des empires nomades transrégionaux. En même temps, le commerce maritime en mer de Chine et dans l'océan Indien fleurit, profitant d'améliorations dans la technologie nautique et l'organisation commerciale, qui apportaient une efficacité accrue au transport par mer.

La croissance des transports intégra les régions extérieures du Japon, de l'Asie du Sud-Est insulaire, de l'Europe occidentale et de l'Afrique subsaharienne plus directement qu'auparavant dans l'économie hémisphérique la plus extensive. Un trafic maritime accru attira le Japon, l'Asie du Sud-Est et l'Afrique de l'Est dans les réseaux d'échange de la mer de Chine et de l'océan Indien, tandis que des caravanes chamelières plus fréquentes et plus importantes augmentaient le commerce et les communications avec l'Afrique de l'Ouest subsaharienne. Les marchands européens, les missionnaires et les diplomates tirèrent parti des empires mongols pour voyager à travers la plus grande partie de l'Eurasie. Dans la plupart de ces régions excentrées, un commerce accru aida à financer l'établissement d'États régionaux.

Ces structures commerciales et politiques présidèrent à une série d'interactions transculturelles qui influencèrent la vie des personnes et les organisations sociales dans tout l'hémisphère oriental. L'accent ici sera mis sur les interactions liées aux échanges – commerciaux, biologiques et culturels – entre des populations de sociétés différentes.

La mieux étudiée de ces interactions transculturelles est le commerce de longue distance. Pourtant la compréhension du commerce transculturel dans la période 500-1500 souffre d'une vision conventionnelle courante parmi les historiens de l'économie de la période moderne. Tout en reconnaissant l'existence d'un commerce sur de grandes distances à l'époque prémoderne, beaucoup affirment que ce commerce était relativement insignifiant pour une raison ou pour une autre. Les historiens de l'économie ont ainsi prétendu que le volume du commerce était trop faible pour avoir une portée économique, qu'il impliquait d'abord des « produits de luxe » plutôt que des biens de base, qu'il était largement l'affaire des élites politiques et

économiques, qu'il ne générait pas une division du travail ou ne conduisait pas à une restructuration des économies et des sociétés[7].

Cette vision se fonde sur une comparaison anachronique avec les standards du commerce moderne qui empêche les chercheurs de saisir le caractère du commerce transculturel et son importance à l'époque prémoderne. Un premier point est à noter : les historiens de l'économie adoptant cette position modernocentrique ignorent le fait que le commerce transculturel avait des implications qui allaient bien au-delà de l'économique. Le commerce facilitait des échanges biologiques, techniques et culturels qui influencèrent profondément toutes les sociétés engagées dans ce commerce transculturel. Je soulignerai un second point : les biens de luxe rares, exotiques et coûteux servaient de marqueurs du statut politique et social. Même si leur valeur économique était faible, le commerce en biens de luxe avait un énorme impact politique et social à l'époque prémoderne[8].

De plus, le volume du commerce prémoderne était bien plus important que les historiens de l'économie modernocentriques le voudraient. Des éléments d'information épars existent concernant des personnes comme le marchand-savant al-Marwani de Cordoue qui réalisa le voyage à La Mecque (*hajj*) en 968, puis voyagea en Irak et en Inde pour des raisons commerciales. Ses profits atteignirent 30 000 dinars, qu'il perdit entièrement à la suite d'un naufrage lors de son retour vers l'Andalousie [Constable, 1994, p. 36, 80]. L'histoire du marchand persan du XIIe siècle Ramisht de Siraf est encore plus frappante : grâce au commerce à longue distance, il amassa une énorme fortune personnelle, qui lui valut la réputation d'être le marchand le plus riche et le plus prestigieux de son époque. L'un de ses commis, qui était beaucoup moins riche que Ramisht lui-même, revint un jour de Chine à Siraf avec un chargement d'une valeur d'un demi-million de dinars. En 532/1137-1138, Ramisht fournit une nouvelle chape de soie pour la Ka'ba, qui lui coûta, dit-on, la somme de 18 000 dinars égyptiens ; de plus, il fonda à La Mecque un hospice et un sanctuaire religieux [Stern, 1967]. De nombreux textes fournissent des descriptions qui témoignent du fait que des villes comme Quanzhou, Guangzhou, Palembang, Calicut, Cambay, Bagdad, Aden, Alexandrie, Le Caire, Constantinople et Venise constituaient des centres commerciaux florissants.

---

7. Quelques études ont considéré le commerce prémoderne comme significatif [Curtin, 1998a ; Goitein, 1967 1993 ; Abu-Lughod, 1989 ; Simkin, 1968]. La position conventionnelle selon laquelle l'activité du commerce prémoderne serait pratiquement non significative demeure cependant forte. Pour diverses formulations de ce point de vue, à partir de perspectives théoriques radicalement différentes, *cf.* Wallerstein [1974, vol. 1, p. 19-21, 39-42] ; Rostow [1975, p. 14-15] ; Cameron [1989, p. 32-33, 78, 121-122] et Crone [1989, p. 22-24, 33-34].

8. Pour une discussion plus approfondie de ces différents points, *cf.* Bentley [1996, p. 752-756]. Voir également l'important article de Schneider [1977].

Au-delà des textes, les fouilles entreprises par des archéologues sur certains sites du commerce prémoderne ont apporté des éléments éclairants ; la taille de centres marchands postérieurs à l'époque classique reflète de hauts niveaux d'activité commerciale. Les fouilles de Siraf, par exemple, un port situé sur la côte iranienne du golfe Persique, à 220 km au sud de Shiraz, ont révélé une cité florissante ceinte par le désert, dont la richesse ne dépendait que des échanges. Les marchands de Siraf commerçaient avec l'Inde avant le VIIIe siècle, et ils commencèrent probablement à commercer directement avec la Chine et l'Afrique de l'Est vers le milieu du VIIIe siècle. Sur la base de ce commerce, Siraf s'épanouit notamment entre le VIIIe et le XIIe siècle. Au IXe siècle, sa population se comptait probablement par dizaines de milliers d'habitants, et ses murs entouraient une surface de 250 ha. À côté de marchands, la population de Siraf comprenait des constructeurs de navires, des tisserands, des travailleurs de métaux, des joailliers et des potiers. Un site de production céramique comptait jusqu'à trente fourneaux. Au IXe siècle, les habitants de Siraf construisirent une grande mosquée et un bazar, et dressaient leurs tables avec de la porcelaine de Chine. De même, le port de Dorestad (Duurstede), situé au confluent de la Lek et du Rhin (Kromme Rijn) près de la ville moderne d'Utrecht, couvrait un site de près de 250 ha aux VIIIe et IXe siècles. Le long du fleuve et de la rivière se dressaient des échoppes de marchands avec des quais en planches menant jusqu'à l'eau – eau qui reliait Dorestad et l'Europe carolingienne à la mer du Nord et à la Baltique[9].

Dans les grandes sociétés agricoles sédentaires de Chine, de l'Inde, de l'Asie du Sud-Ouest et de la région méditerranéenne orientale, le volume du commerce à longue distance était assez important pour aider à la constitution d'une production industrielle. Selon Elvin, l'économie de marché qui fleurit dans la Chine des Tang et des Song encouragea la paysannerie chinoise à devenir « une classe de petits entrepreneurs rationnels, flexibles et orientés vers le profit ». En Chine du Sud en particulier, les paysans abandonnèrent parfois les cultures vivrières pour se tourner vers la production de textiles en soie, chanvre et ramie, ou vers la manufacture de papier, de porcelaine, de produits laqués ou d'outils en fer. Les documents de la dynastie Song mentionnent des individus qui édifièrent des entreprises industrielles privées à une échelle d'une taille remarquable : Li Fang, par exemple, qui détenait 500 métiers à tisser dans sa maison pour la fabrication de soie damassée, et Wang Ke, dont la fonderie employait 500 métallurgistes, auxquels il faut sans doute ajouter des mineurs, des bûcherons, des charbonniers et d'autres travailleurs encore. Une grande

9. Sur Siraf, *cf.* Whitehouse [1970 et 1976]. Sur Dorestad, *cf.* Hodges et Whitehouse [1983, spécialement p. 133-141] ; *cf.* aussi Hodges [1982, notamment p. 74-77].

partie de cette production était sans nul doute destinée au marché intérieur, mais de grandes quantités de soie, de porcelaine et de laques, en particulier, partaient pour l'étranger sur les routes de l'Eurasie et de l'océan Indien. À côté de ces produits de luxe, les Chinois exportaient des biens de base, comme le riz, le sucre, le cuivre, et des produits en fer. Certaines régions choisirent, consciemment, de se spécialiser dans la production de biens (tels que soie, porcelaine et litchis) destinés aux marchés d'exportation [Elvin, 1973, p. 164-175].

Un commerce croissant influença également les structures économiques en Inde, en Asie du Sud-Ouest et dans la région méditerranéenne orientale. Chaudhuri a dressé le tableau géographique de la production industrielle asiatique – en particulier des textiles, mais aussi des métaux, du verre et de la céramique – et mis l'accent sur la notion de « centre » pour expliquer la prééminence de la production de fer et d'acier en Inde et en Chine, de la production de soie dans la vallée du Yangzi, de la manufacture de coton au Punjab, au Gujarat, au Bengale, et sur la côte du Coromandel [Chaudhuri, 1990, p. 297-337]. Le commerce transculturel, répétons-le, n'explique pas à lui seul cette spécialisation économique où s'engagent de grandes sociétés sédentaires de l'Eurasie : des économies domestiques de taille importante ont encouragé le développement d'une production pour le marché. Le commerce transculturel a cependant renforcé des tendances à la spécialisation et encouragé une intégration économique croissante dans l'hémisphère oriental.

Le commerce transculturel a aussi eu des implications à la fois politiques et économiques dans des régions situées au-delà des grandes sociétés sédentaires qui constituaient les centres de la production industrielle. La demande en matériaux bruts, en biens de luxe et en produits exotiques a contribué à la structuration d'économies locales et entraîné l'exportation de bois et de mercure par le Japon, d'épices, de plumes d'oiseaux exotiques et de carapaces de tortue par l'Asie du Sud-Est, d'ambre, de fourrures, de miel et d'esclaves par l'Europe du Nord, d'or, d'ivoire, de peaux d'animaux et d'esclaves par l'Afrique subsaharienne. À cause de la forte demande touchant ces produits, le commerce transculturel encouragea la construction d'États qui organisèrent ces sociétés extérieures. À la fois en Asie du Sud-Est et en Afrique de l'Est, les élites dirigeantes des cités portuaires contrôlaient le commerce et organisaient leurs hinterlands pour assurer un flux de biens continu. La richesse générée par le commerce aida au financement du Funan, de Srivijaya et d'autres États d'Asie du Sud-Est – particulièrement dans des lieux stratégiquement situés, à Java, à Sumatra, et sur la péninsule malaise ; il en fut de même pour les cités-États indépendantes de la côte swahili en Afrique de l'Est à partir du XIIe siècle [Hall, 1985 ; Nurse et Spear, 1985].

Le commerce transculturel a probablement joué un rôle également dans l'organisation politique de l'Europe médiévale ancienne. Hodges et Whitehouse ont récemment ressuscité l'argument de Bolin selon lequel l'empire carolingien dépendait largement de l'argent abbasside, obtenu en échange de vin, de poteries, de verre et de moulins en pierre produits dans la vallée du Rhin. Des marchands frisons et scandinaves consommaient les produits venant de l'empire carolingien dans leur propre société et obtenaient l'argent de l'empire abbasside en échange de produits primaires et d'esclaves venus du Nord [Bolin, 1953 ; Hodges et Whitehouse, 1983].

À partir de ces éléments, il apparaît clairement qu'à l'encontre de l'opinion conventionnelle, le commerce prémoderne a représenté une activité de portée économique considérable ; il apparaît également que le commerce transculturel a agencé les fortunes et les savoirs des sociétés de l'ensemble de l'hémisphère oriental. La signification du commerce transculturel va toutefois bien au-delà du domaine économique. Les échanges biologiques et culturels engendrés par le commerce transculturel ont eu des conséquences au moins aussi importantes que les effets sociaux et économiques du commerce lui-même.

L'intégration engendrée par le commerce transculturel influença le développement structurel des sociétés et des économies de l'ensemble de l'hémisphère oriental. L'intégration qui résulta des échanges biologiques eut des effets démographiques et sociaux massifs semblables à ceux qui suivirent les échanges de la période de Christophe Colomb dans les siècles plus récents. Comme dans le cas du commerce transculturel, cependant, un préjugé moderniste de la recherche historique a masqué les conséquences des échanges biologiques à l'époque prémoderne. Le Roy Ladurie, par exemple, parle d'une unification microbienne du monde, en la datant d'une période comprise approximativement entre 1300 et 1730 à cause de l'expansion dramatique de la peste bubonique à travers une grande partie de l'hémisphère oriental, suivie de la transmission de la variole et d'autres maladies aux Amériques et en Océanie [Le Roy Ladurie, 1974, p. 679-684].

Ces maladies ont sans nul doute eu des effets dévastateurs, mais l'unification microbienne du monde et l'échange d'espèces biologiques a constitué un processus à long terme qui commença bien avant le XIVe siècle. La variole, la rougeole, la peste bubonique et peut-être le choléra, en même temps que d'autres maladies, ont voyagé sur les routes du commerce et prélevé un lourd tribut démographique depuis les périodes anciennes. La première preuve certaine d'une présence de la variole vient de trois momies égyptiennes datées entre 1570 et 1085 av. J.-C., mais la maladie pourrait bien avoir été présente depuis des centaines voire même des milliers d'années avant cette période. Elle se répandit dans les sociétés

complexes de l'Eurasie, atteignant l'Inde au Ier millénaire av. J.-C., la Grèce au Ve siècle av. J.-C., et la Chine au IIIe siècle av. J.-C. Les commentateurs anciens confondent souvent la variole et la rougeole, et la distinction la plus ancienne clairement établie se trouve dans l'œuvre du médecin perse Rhazes vers 910 apr. J.-C. Rhazes citait toutefois le médecin juif el-Yahudi qui vivait trois cents ans plus tôt, et il est certain que la rougeole était largement répandue bien avant le Xe siècle. En fait, la rougeole pourrait avoir son origine à Sumer dès 3000 av. J.-C. : elle se serait répandue dans la vallée de l'Indus vers 2500 av. J.-C. et dans la vallée du Gange et le bassin méditerranéen vers 1000 av. J.-C. Elle faisait probablement partie des maladies qui provoquèrent des épidémies en Chine et dans l'empire romain aux IIe, IIIe et IVe siècles apr. J.-C. Vers 500, elle s'était certainement répandue dans toute l'Eurasie. Le cas du choléra est moins clair. Certains chercheurs pensent que le véritable choléra, causé par la bactérie *Vibrio cholerae*, ne quitta pas son aire d'origine en Inde pour une carrière dans le vaste monde avant les épidémies du XIXe siècle, mais des descriptions de maladies semblables au choléra sont connues pour l'Irak du Xe siècle, et il y a beaucoup de descriptions de ce qui semble être le véritable choléra en Europe au début de l'époque moderne[10]. En dépit des lacunes dans les documents historiques, il est clair que vers le XIVe siècle, des microbes et d'autres espèces biologiques ont depuis longtemps franchi les frontières politiques et culturelles et ont influencé le développement des sociétés de l'ensemble de l'hémisphère oriental.

Durant le millénaire 500-1500 apr. J.-C., deux sortes d'échanges biologiques ont eu des effets particulièrement importants. Le premier a impliqué des transferts de plantes vivrières et industrielles de régions tropicales dans de nouveaux environnements, principalement dans les régions subtropicales et tempérées de l'hémisphère oriental. Dans un cas, l'information éclairant les circonstances de l'échange biologique est parvenue jusqu'à nous. Selon le moine bouddhiste du XIe siècle Shi Wenying, l'empereur Zhenzong de la dynastie Song (qui régna de 998 à 1022 apr. J.-C.), ayant appris l'existence de variétés de riz du Champa (Vietnam central) résistantes à la sécheresse, envoya des émissaires pour rapporter des grains en Chine. En fait, ce riz du Champa avait déjà probablement déjà atteint la Chine, mais l'encouragement impérial facilita sa dispersion. Il s'avéra que le riz du Champa, non seulement était résistant à la sécheresse, mais aussi qu'il s'accommodait de sols plus pauvres et mûrissait plus rapidement que les variétés cultivées en Chine. Le riz du Champa mûrissait en une centaine de jours, alors que

10. Sur la variole, *cf.* Hopkins [1983, notamment p. 13-21]. Sur la rougeole, *cf.* Cliff, Haggett et Smallman-Raynor [1993, spécialement p. 45-54] ; McNeill [1976, notamment p. 117-118 et 133-135] et Kim-Farley [1993]. Sur le choléra, *cf.* Barua [1992] et Cook [1996].

le riz chinois nécessitait 150 jours, et on parvint à sélectionner des variétés issues de croisement qui mûrissaient en 60-80 jours. Ce riz avait une très basse teneur en gluten et ne se conservait pas bien ; il contribua cependant à une croissance notable des récoltes parce que les paysans pouvaient le cultiver sur des pentes de collines en terrasses qui restaient auparavant sans plantations, et ils pouvaient obtenir une double récolte, de riz et d'autres cultures. Dans l'extrême Sud, on parvint même parfois à une triple récolte de riz du Champa. Les ressources accrues en riz contribuèrent à l'essor démographique de la Chine, dont la population doubla pratiquement en deux siècles, passant de 60 millions d'habitants en l'an 1000 à 100 millions un siècle plus tard et 115 millions vers 1200[11].

D'autres plantes cultivées se répandirent principalement vers l'ouest à partir du VIIe siècle, passant de l'Inde ou de l'Asie du Sud-Est en Asie du Sud-Ouest, dans le bassin méditerranéen, en Europe et en Afrique subsaharienne. Bien qu'il n'y ait souvent que peu d'information précise sur les circonstances de leur diffusion, il est clair qu'elles voyagèrent sans difficultés à travers le monde musulman. Marchands, soldats, administrateurs, diplomates, pèlerins, missionnaires, migrants, réfugiés, et d'autres voyageurs encore, parcouraient la région allant de l'Inde à l'Espagne et au Maroc. Le travail pionnier d'Andrew Watson montre comment leurs mouvements ont facilité la diffusion des plantes vivrières et industrielles à travers le monde musulman. Les espèces transplantées incluaient des nourritures de base, telles que le sorgho, la canne à sucre et le blé dur ; des légumes, comme l'épinard, l'artichaut et l'aubergine ; des fruits tropicaux comme le citron, le citron vert, l'orange amère, la banane, la noix de coco, la pastèque et la mangue ; et des plantes industrielles telles que le cotonnier, l'indigotier et le henné. Les plantes vivrières apportées enrichirent les régimes alimentaires dans le monde musulman et au-delà, en Europe méditerranéenne, en Afrique Orientale et Occidentale, tandis que l'arrivée du cotonnier revêtait une immense importance économique et commerciale. Comme nombre des espèces transplantées se développaient seulement dans un climat chaud, elles permirent la mise en valeur de terres qui restaient ordinairement en jachère durant les mois d'été, en Asie du Sud-Ouest, en Méditerranée du Sud, et en Afrique ; elles contribuèrent ainsi à une croissance de la production agricole. Comme en Chine après l'introduction du riz du Champa, après la diffusion de ces plantes et grâce à une intensification de l'agriculture, la population s'accrut dans le monde musulman et les cités fleurirent. La population de Bagdad pourrait avoir

11. Sur le riz du Champa et ses résultats en Chine, *cf.* Ho Ping-ti [1956] ; Elvin [1972, 121-124] et Clark [1991, p. 153-155]. Les chiffres de population viennent de McEvedy et [illegible] [1978].

atteint ou dépassé un million d'habitants au IXe et Xe siècles, tandis que celle du Caire s'élevait à 500 000 habitants : les villes de Merv, Nishapur, Ispahan, Bassorah et Damas avaient toutes des populations comprises entre 100 000 et 500 000 habitants [Watson, 1983].

L'Afrique subsaharienne bénéficia non seulement d'échanges biologiques réalisés par la médiation de l'espace musulman, mais aussi de diffusions pré-islamiques à travers l'océan Indien. La plus importante impliqua les bananiers, qui favorisèrent des migrations accélérées de locuteurs bantous et contribuèrent à une expansion démographique. Domestiqués d'abord en Asie du Sud-Est, les bananiers arrivèrent en Afrique dans les premiers siècles de l'ère chrétienne et se répandirent à travers le continent entre 500 et 1000. Des marins malais apportèrent probablement des bananiers en Afrique de l'Est lorsqu'ils fréquentèrent ses côtes et colonisèrent Madagascar dans une période située entre 300 et 500 (leurs voyages vers Madagascar continuèrent jusque vers 1200). Vers 500, plusieurs variétés de bananiers étaient établies en Afrique Orientale et Centrale. Ils fournirent un supplément nutritionnel aux régimes des cultivateurs parlant des langues bantoues, et permirent à ces derniers de se répandre dans des régions forestières, où les ignames ne se développaient pas bien. La population de l'Afrique subsaharienne reflète l'importance des bananiers. Au tournant de l'ère chrétienne, cette population dépassait onze millions d'habitants. En 500, la population avait cru faiblement jusqu'à douze millions. Vers 1000 apr. J.-C., après l'expansion de la culture des bananiers dans tout le continent, la population subsaharienne dépassait 22 millions et vers 1500 elle atteignait 35,5 millions d'habitants[12].

La diffusion des plantes vivrières a sous-tendu les expansions démographiques, mais un second type d'échange biologique, non intentionnel, ne fut pas aussi favorable aux populations humaines. Les cas les plus dramatiques d'échanges microbiens dans le millénaire compris entre 500 et 1500 impliquèrent la transmission de la peste bubonique. Le premier cas bien documenté de peste bubonique est ce qu'on a appelé la « peste de Justinien », qui éclata en 541 et ravagea le bassin méditerranéen jusqu'à la dernière partie du VIIIe siècle. Des contemporains rapportèrent que l'épidémie venait d'Égypte : elle pourrait dans ce cas avoir voyagé sur des routes trans-sahariennes à partir d'un foyer d'infection situé dans la région des Grands Lacs d'Afrique de l'Est. Il se pourrait aussi qu'elle soit arrivée de l'Inde, à bord des navires marchands qui sillonnaient l'océan Indien et la mer Rouge. Quelle que fût sa route précise d'arrivée, la peste de Justinien s'étendit rapidement à travers le bassin méditerranéen et elle déclencha

12. Sur l'importance des bananiers en Afrique subsaharienne, *cf.* Vansina [1990, notamment p. 60-65].

bientôt (en 547) des épidémies jusqu'en Angleterre et en Irlande. Elle fit rage à Constantinople pendant quatre mois, tuant jusqu'à dix mille personnes par jour, selon Procope, et enlevant au total 300 000 vies, selon le récit d'Evagrius Scholasticus. Grégoire de Tours rapporte que la peste ravagea le royaume franc dans les années 580 et 590, frappant Narbonne, Marseille, Lyon, Bourges, Dijon, Avignon, Angers et Nantes, entre autres endroits, et il mentionne qu'en un seul dimanche, les corps des victimes de la peste à Clermont s'élevaient à 300 dans la basilique St Pierre. Les démographes estiment que la première attaque de peste (en 541-544) réduisit la population de l'Europe méditerranéenne de 20 à 25 %. Après le VIIIe siècle, la peste s'affaiblit, mais elle ne disparut pas entièrement : des épidémies isolées frappèrent l'Italie, le Sud de la France et l'Espagne entre le XIe et le début du XIVe siècles. De plus, la peste se répandit aussi en Asie du Sud-Ouest et en Asie orientale. Les chroniqueurs musulmans rapportèrent cinq grandes épidémies de peste en Irak et en Syrie entre 627 et 717, et nous avons des indices de bien d'autres épidémies, certaines probablement causées par la peste. À la fin du VIe ou au début du VIIe siècle, la peste avait atteint les côtes chinoises, vraisemblablement par la voie des navires marchands arabes et persans, et des épidémies périodiques éclatèrent dans les cités portuaires et dans la province du Guangdong (dans le Sud de la Chine) jusqu'au IXe siècle au moins. Pendant ce temps, la peste avait atteint la Corée, le Japon et le Tibet au cours du VIIe siècle[13].

La pandémie du XIVe siècle est suffisamment connue pour que nous n'ayons pas besoin de développer longuement son histoire. Les points les plus importants pour notre propos sont peut-être, premièrement, que la peste du XIVe siècle s'est certainement répandue du Sud-Ouest de la Chine en Chine du Nord puis le long des routes de la soie vers l'Asie centrale, l'Asie du Sud-Ouest, le bassin méditerranéen et l'Afrique du Nord, et deuxièmement, que ce ne fut absolument pas un événement isolé. Partout où elle frappa, ses effets démographiques attestèrent de l'importance des interactions transculturelles pour les trajectoires des sociétés humaines dans l'hémisphère oriental pour la période prémoderne. La population de la Chine décrut sous le double impact de la conquête mongole et de la peste, tombant de 115 millions d'habitants en 1200 à 85 millions en 1300 et 75 millions en 1400 (une baisse de 35 % en l'espace de deux siècles). L'Asie du Sud-Ouest eut à faire face à la même combinaison d'attaques et subit un déclin moins drastique mais cependant significatif de sa population.

13. Sur la peste de Justinien et d'autres épidémies de peste avant le XIVe siècle, *cf.* notamment ...en [1979] ; Biraben et Le Goff [1975]; Dols [1977, p. 13-35]; McNeill [1976, p. 123-128] Russell [1968]. Pour le témoignage de Grégoire de Tours, *cf.* son *Histoire des Francs* [1916 ...siècle), 4:31, 6:14, 9:21, 10:23, et 10:25, p. 92, 154, 218, 244 et 245, respectivement]. Sur ...s épidémies de peste anciennes en Chine, *cf.* McNeill [1976, p. 134].

qui passa de 19,5 millions d'habitants en 1200 à 18,35 millions en 1300 et 16,4 en 1400 (une baisse de 16 % en deux siècles). Bien que pratiquement non touchée par les Mongols, l'Europe eut à subir des épidémies de peste sévères et vit sa population décliner de 79 millions d'habitants en 1300 à 60 millions en 1400 (une baisse de 24 % sur un siècle[14]).

À côté d'échanges commerciaux et biologiques, l'hémisphère oriental connut aussi des interactions culturelles de grande portée durant la période 500-1500. Et ici encore, une sorte de curieux biais moderniste a parfois faussé la compréhension des trajectoires prémodernes. Des analyses littéraires ont récemment associé les représentations européennes d'autres peuples à un projet orientalisant et avancé l'idée d'une relation étroite entre voyages européens et écrits de voyages, d'une part, et impérialisme d'autre part. Friedman par exemple, a mis en avant l'accusation d'orientalisme parce que les cartes européennes médiévales marginalisaient les peuples étrangers. D'une manière significative, Campbell a lu les récits de voyages médiévaux à la lumière de la conquête européenne de l'Amérique : « Les pèlerinages devinrent croisades : la recherche de la Cathay de Marco Polo se termina par les conquêtes du Mexique et du Pérou. Beaucoup de pèlerins étaient des soldats, beaucoup de missionnaires étaient des espions militaires, la plupart des anciens explorateurs étaient des conquistadors. Donc en suivant l'histoire ancienne des écrits de voyages, nous verrons parfois se profiler dans la langue de ces écrits les ombres de l'impérialisme européen : plusieurs des travaux examinés ici commencent ou se terminent par des références explicites à la conquête future des terres ou des peuples décrits... Le spectre de l'holocauste américain se fond dans l'arrière-plan de cette étude, dont il hante cependant la totalité[15]. »

S'il est vrai que les Européens de la période médiévale faisaient preuve d'ethnocentrisme et que les voyages et les écrits de voyage contribuaient parfois aux projets impérialistes, il est clair que les voyages à longue distance et les interactions transculturelles avaient aussi des implications moins sombres. Et lorsque le regard s'élargit, en abandonnant l'approche narcissique et eurocentrique des voyageurs européens pour une analyse des interactions transculturelles en tant que processus historiques, une série de schémas alternatifs se dessine. Il est indéniable que les interactions trans-sociétales s'accompagnaient de nombreuses ramifications culturelles.

---

14. Sur la pandémie de peste du XIVe siècle et des siècles suivants, *cf.* McNeill [1976, notamment p. 149-198]. Pour des études régionales, voir Dols [1977] ; Panzac [1985] ; Gottfried [1983] ; Platt [1996] et Benedict [1996]. Les chiffres de population sont tirés de McEvedy et Jones [1978].

15. Friedman [1994, p. 64-95]. Voir aussi Friedman [1981] qui présente une analyse similaire, mais sans invoquer la catégorie de l'orientalisme et Campbell [1988, notamment p. 4, 7, pour les citations].

Pacey [1990] a par exemple exploré des cas de diffusion technologique en montrant que ces processus peuvent souvent être caractérisés de manière appropriée en terme de « dialogues » et de « dialectique technologiques » plutôt qu'en celui de « transfert de technique ». Son analyse attire l'attention avec justesse sur le rôle des influences culturelles dans les échanges technologiques, et il rappelle la nécessité de garder à l'esprit l'importance des considérations culturelles lorsqu'on examine les processus d'interaction. Je m'intéresserai ici brièvement à deux sortes de transformation culturelle qui résultaient d'interactions entre des membres de sociétés différentes et qui illustrent l'intégration culturelle croissante de l'hémisphère oriental.

La première concerne les identités ethniques. Les interactions transsociétales entraînaient des changements culturels qui allaient de la construction à la transformation et à la désintégration des identités ethniques. Une recherche fascinante s'est intéressée à des populations nomades et migrantes, telles que les Francs et les Tanguts, dont l'ethnogenèse et les transformations ethniques reflètent clairement l'influence des interactions transculturelles[16]. Les odyssées remarquables des Alains en terme d'ethnicité illustrent particulièrement bien quelques-unes des possibilités de transformations culturelles dans un monde façonné par des migrations de masse, des campagnes d'expansion impériale et le commerce de longue distance. Les Alains représentent un groupe ethnique de nomades iraniens septentrionaux, identifiable déjà au Ier siècle apr. J.-C., lorsqu'ils razzièrent des territoires romains à partir de leurs terres des steppes de la Russie méridionale. Au IVe siècle, ils s'allièrent aux Huns, avec lesquels ils attaquèrent l'empire romain oriental. Ils jouèrent un rôle crucial à la bataille d'Adrianople (en 378), où les envahisseurs écrasèrent l'armée romaine et tuèrent l'empereur Valens. Au Ve siècle, quelques Alains s'installèrent en Thrace et se convertirent au christianisme aryen, tandis que d'autres s'unissaient aux Vandales, envahissaient la Gaule et s'établirent sur des territoires pris à la population gallo-romaine. Vers la fin du Ve siècle, les Alains de l'empire d'Occident étaient convertis au christianisme catholique romain et largement assimilés dans les sociétés gallo-romaines et germaniques [Bachrach, 1973 ; Sulimirski, 1970, p. 142-203 ; Littleton et Malcor, 1994, p. 3-57].

Ceux qui vivaient au-delà des frontières de l'empire d'Orient, cependant, connurent des transformations culturelles diverses, tout en conservant une identité alain. À partir de l'époque de Justinien au moins, les Alains s'allièrent avec l'empire byzantin et firent de la région du Caucase une zone tam-

16. Sur les Francs, *cf.* Miller [1993] et James [1988]. Sur les Tanguts, voir les études de McNeill [1984, 1992, 1994 et 1996]. Voir aussi Allsen [1997, notamment p. 17], où l'auteur cite les travaux du chercheur russe Kychanov.

pon extérieure à l'empire byzantin. Vers le xe siècle, ils se convertirent au christianisme orthodoxe. Leur réputation d'artisans et forgerons habiles leur valurent les faveurs des Mongols, de même que leur soumission volontaire au pouvoir de ces derniers. En tout cas, les Mongols déplacèrent en Chine un grand nombre d'Alains chrétiens orthodoxes, où ils servirent de gardes du corps et constituèrent des forces militaires. Durant leurs premières années en Chine, ils ne purent toutefois recevoir les sacrements, car ils refusèrent de se plier à la demande des prêtres chrétiens nestoriens locaux qui leur enjoignaient de se faire rebaptiser pour recevoir la communion. Lorsque les missionnaires catholiques romains arrivèrent en Chine dans la dernière partie du XIIIe siècle, ils acceptèrent les Alains dans leur communauté sans exiger de nouveau baptême. On rapporte que Jean de Montcorvin, archevêque de Khanbaliq, aurait converti au christianisme catholique romain 20 000 Alains qui constituèrent une grande partie de ses ouailles. Quand les Mongols quittèrent la Chine en 1368, leurs alliés alains partirent avec eux, pour un destin dont on ne sait rien mais qui impliqua probablement une absorption dans la société turco-mongole (voir Sulimirski [1970, p. 194-203] et Iklé [1976]). Pendant ce temps, la communauté alain restée dans le Caucase garda sa foi orthodoxe et se transforma en la communauté ossète moderne, qui a conservé sa langue indo-iranienne jusqu'à ce jour.

Un second ensemble de thèmes concerne l'expansion des traditions culturelles et religieuses. Dans certains cas, il est possible d'appréhender le rôle d'individus particuliers dans l'expansion de ces traditions. Marchands, soldats, diplomates, officiels gouvernementaux, missionnaires et pèlerins furent tous des voyageurs actifs sur les routes terrestres et maritimes de l'hémisphère oriental. Ils ne représentaient qu'une fraction de la population, mais exercèrent une influence culturelle sans rapport avec leur nombre[17]. Les histoires de vie et les pérégrinations de voyageurs comme Faxian, Xuanzang, Yijing, Ibn Battûta et Mansa Musa éclairent les processus par lesquels les religions universelles se répandirent dans l'hémisphère oriental. À eux seuls, Faxian, Xuanzang et Yijing apportèrent des centaines de textes bouddhiques d'Inde en Chine et traduisirent nombre d'entre eux en chinois. Ils introduisirent aussi des reliques, des statues et des objets rituels pour les communautés bouddhiques de Chine, édifiant la base d'une acceptation du bouddhisme dans toute l'Asie orientale. Les efforts d'Ibn Battûta pour promouvoir les valeurs musulmanes aux îles Maldives et dans le royaume ouest-africain du Mali ne furent pas toujours couronnés de succès, mais ses expériences illustrent le processus par lequel [illegible]

17. Citons les travaux importants de Helms [1988] et Campbell [1988]. Des analyses récentes de récits de voyage ayant trait aux époques moderne et contemporaine suggèrent de fascinantes possibilités pour l'étude de voyages des époques plus anciennes : *cf.* V. et E. Turner [1978], Pratt [1992] et Clifford [1997].

foi islamique transforma progressivement des sociétés bien éloignées de son lieu d'origine, en Arabie. Après son pèlerinage à La Mecque, Mansa Musa invita des descendants de Mahomet à enseigner au Mali, finança la construction de nouvelles mosquées, et accorda son aide à des étudiants qui fréquentaient les écoles islamiques renommées de Fez[18]. Les voyages à longue distance ne facilitaient pas seulement l'échange de marchandises et la diffusion d'espèces biologiques, ils aiguisaient aussi la conscience des identités culturelles et favorisaient parfois l'expansion de traditions culturelles et religieuses vers de nouveaux horizons.

Lorsque l'on veut aller au-delà du rôle des individus pour expliquer les conversions à grande échelle à de nouvelles croyances religieuses, l'analyse en terme d'échanges culturels devient plus difficile. Sans réduire les choix culturels à des décisions faites d'intérêt purement matériels, il me semble clair que les changements culturels à grande échelle reflètent les configurations politiques, sociales et économiques ainsi que l'attrait exercé par les traditions culturelles et religieuses elles-mêmes. Le travail majeur de Gernet sur l'importance économique du bouddhisme en Chine met l'accent sur ces points de manière très convaincante. Les efforts des pèlerins chinois montrent que le bouddhisme exerçait une forte attirance sur certains individus, mais un petit cercle de convertis dévots n'implique pas la transformation culturelle à grande échelle d'une société tout entière. Le travail de Gernet défend brillamment l'idée qu'en stabilisant la société rurale, les monastères bouddhiques aidèrent à traduire l'attrait de leur foi en termes signifiants pour les gens des campagnes, facilitant ainsi l'adoption massive du bouddhisme en Chine [Gernet, 1995].

Malgré les difficultés que soulève leur explication, les processus de changement culturel à grande échelle réclament une attention particulière de la part des historiens. Avec le commerce trans-sociétal et les échanges biologiques, ils aident à comprendre les environnements sociaux et culturels où ont vécu la plupart des populations du globe, ainsi que l'intégration croissante des sociétés de l'hémisphère oriental [Bentley, 1993]. Les explications sont difficiles à formuler, mais il est clair que les interactions transculturelles représentent des motifs cruciaux dans l'effort de compréhension des processus de changement à grande échelle.

---

[18] Sur l'expansion des traditions religieuses et culturelles de manière générale, *cf.* Bentley [1993]. Sur des voyageurs en particulier, *cf.* aussi Wriggins [1996] et Dunn [1986].